

## À l'ombre des femmes en fleurs.

L'art du portrait n'est pas mort, mais les somptueuses compositions hybrides d'Ewa Juszkiewicz l'entraînent sur des territoires insoupçonnés.

Par Damien Aubel



Ewa JUSZKIEWICZ, Chestnut Cheek, 2021, Oil on canvas, 200 x 160 cm, 78 3/4 x 63 in photo: Nicolas Brasseur

Voir en art, c'est trouver», dogmatisaient les frères Goncourt dans leur Journal, ignorant qu'un siècle et demi plus tard, une jeune Polonaise, douée d'une rare érudition visuelle, et magnifiquement douée tout court, prendrait leur exact contre-pied. Ewa Juszkiewicz n'accroche, à l'occasion de cette exposition chez Almine Rech, qu'une poignée de tableaux, mais les seules dimensions de ces grands formats attestent la volonté résolue, décomplexée, de revendiquer d'ores et déjà une place dans l'histoire de l'art. Tandis que cette série de portraits féminins, aux visages mangés par une luxuriance végétale, aux traits engloutis sous une troublante surabondance de cheveux, semble péremptoirement affirmer : « ne pas voir en art, c'est trouver ». Que le spectateur ne voie plus, en l'occurrence qu'il ne discerne plus les reliefs et les méplats des visages de femme, mais, à la place, de généreuses et exubérantes compositions florales, ce trébuchement dans les habitudes de la perception l'invite ainsi à tirer toutes sortes de conclusions. Sur le statut du modèle féminin dans l'art du portrait, véritable potiche, pardon, vase de fleurs ; sur l'inanité des hiérarchies établies au sein du vivant, entre les divers règnes... Mais celle qui a accédé à la notoriété en portant à sa perfection l'art du remake ironique des maîtres anciens (on se rappelle son Portrait of a Lady (after Christoffer Wilhelm Eckersberg), variation de 2020 sur un tableau de la figure tutélaire de la peinture danoise), n'épuise pas la portée subversive de son art dans une « peinture à sujet ». Coloriste aussi franche que subtile, elle est rompue à tous les exercices de style du portrait classique. En témoigne le traitement des plis, avec ces étoffes, ravinées ici, tendues là, qui égarent la lumière dans leurs vallées, l'exaltent sur leurs arêtes. Cette façon de revivifier la grande tradition picturale en en magnifiant le faire, en faisant s'épanouir les acquis techniques pluriséculaires, apparente Ewa Juszkiewicz à Sophie Kuijken. Comme la Belge, et comme un loup travesti en brebis classique dans la bergerie de la peinture, la Polonaise fait servir son métier et sa palette à un vacillement de l'image. Prenez Golden Fronds, cet entrelacs du capillaire et du végétal. Ici aussi, comme sur les autres toiles, le très grand format invite à s'approcher et à se perdre dans les détails. Observez comme les mèches, les cheveux mêmes, semblent avoir conquis une existence autonome, observez comme les fibres des feuilles semblent, à leur tour, se détacher, pour demander la même attention. Le détail parasite la composition, remet en cause jusqu'à la possibilité d'un ordonnancement, jusqu'à la possibilité de cette « surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées » comme disait Maurice Denis. Encore plus troublant : et si cette perturbation était déjà là dans les minuties de la tradition, et qu'il fallait quelqu'un d'anachronique, comme Ewa Juszkiewicz, pour nous le révéler ?